

L'ABEILLE.

IMPRIMERIE TOUTES LES SOIERS, PAR F. DELAISSE.

NOUVELLE-ORLEANS.

Vendredi, 30 Mai 1828.

A M. l'éditeur de l'abeille.

Monsieur — Il paraît que l'on se plait à reconnaître un caractère d'analogie ou d'excuse dans la lettre que j'ai fait publier dans l'Abéille du 28 de ce mois. C'est purement et simplement une explication des motifs qui ont amené la publication de ces couplets, et rien de plus. Je ne fais ni excuse ni analogie à qui que ce soit; car à l'exception de deux couples, il n'y a point je n'ai offensé personne; — Au moins je n'en ai pas eu l'intention, et sans avoir du travers dans l'esprit ou vouloir mesurer la langue, il est impossible de la reconnaître. Ces couplets sont sans reproche pour ceux qui se sentent sans reproche. Il est clair que je ne parle que de l'esprit dans lequel ils ont été rédigés.

On s'est également amusé à faire courir plusieurs bruits défavorables à l'égard d'une entrevue que j'ai eue avec une personne qui s'est présentée chez moi Lundi dernier, après la publication des couplets. Pour les personnes qui me connaissent, je n'ai pas besoin de démentir de pareils bruits, qui portent l'empreinte ordinaire de la malice qui a toujours et en tout circonstance caractérisé tous les bruits sur mon compte. Ceux quilles ont propagées à dessin ne méritent que du mépris, et je fardonne de bien bon cœur à ceux qui les ont répétées sans réflexion.

Reyne fait des individus qui, d'une manière directe ou indirecte peuvent se trouver intéressés dans les couplets que j'ai fait publier, il s'en trouve vingt-six; — sur ces vingt-six, il y en a vingt et un dont la plupart ont considéré la plaisanterie bonne et en ont ri; d'autres l'ont trouvée mauvaise, mais ils ont eu le bon esprit de n'en rien dire. Je ne connais pas les intentions du reste, c'est à dire d'environ cinq personnes, et je crois même qu'une était partie, il n'en reste que quatre. Comme je désire terminer, autant qu'il est à mon pouvoir, toute espèce de différends, je donne à ces Messieurs jusqu'à Lundi soir pour se décider d'après la lettre qu'ils ont dû trouver dans l'Abéille d'aujourd'hui. Ils peuvent se présenter chez moi en masse, pourvu qu'ils puissent choisir entre eux un orateur capable de me communiquer leurs intentions avec calme et décence. A défaut de quoi je les attendrai l'un après l'autre — je ne me refuserai à aucun genre de réparation qu'on peut exiger d'un homme d'honneur et qui sera demandée avec la politesse d'usage. Passé cette époque, je me tiendrai quitte de toute responsabilité envers eux, et je les abandonnerai pour toujours à leur "petit comité de quarantaines."

VINCENT NOLTE.

Nous donnons aujourd'hui la suite des nouvelles récentes d'Europe, reçues à New-York le 12 Mai. Des améliorations ont eu lieu dans les prix des cotonns sur les marchés d'Angleterre. Une lettre reçue à New-York, en date de Liverpool, 17 Avril, dit:

"Le coton est en grande demande à l'étranger au-dessus du cours. Nos prix se sont améliorés aujourd'hui d'un quart à un demi %. Plusieurs détenteurs se refusent à vendre maintenant. Nous cotonns les Uplands de 9 à 12½; les Orléans de 10½ à 13½; les Tennessee et Mobile de 9 à 12½. Les affaires sont bonnes, bien que les manufactures ne peuvent pas suffire aux demandes de marchandises."

Dernières Nouvelles d'Angleterre.

NEW-YORK, 17 Mai.

Le paquebot John Jay a apporté des dates de Londres jusqu'au 7 Avril inclusivement. Le seul point déterminé dans la grande question du Levant paraît être la résolution de la Russie de faire la guerre à la Turquie. Une nouvelle note aussi menaçante que la première, a été transmise au prince Metternich par l'ambassadeur Russe à Vienne. On ne sait encore rien de bien positif sur la conduite définitive de la Porte. Les commissaires qu'elle a envoyés en Morée pour offrir aux Grecs une amnistie complète, la paix et quelques avantages considérables, et une suspension d'hostilités de trois mois, ne sont porteurs d'aucunes propositions qui répondent aux demandes des Alliés et encore moins à celles de la Russie. Si l'on pouvait considérer cette mesure comme le premier pas de la Porte vers une réconciliation avec les Grecs, cela lui donnerait quelque importance. Après le refus du Sultan de se soumettre à l'intervention étrangère, il ne lui reste plus qu'à traiter avec ses propres sujets. Cependant il n'y a rien qui indique une parfaite disposition dans la démarche actuelle, et les préparatifs de défense vont toujours croissant. Ces préparatifs semblent plutôt indiquer un plan de guerre défensive dans l'intérieur qu'un projet d'opérations sur les bords du Danube, dont les forteresses ont cependant été suffisamment pourvues de troupes et de munitions. On porte à deux cent mille hommes les forces de l'armée Russe dans le Sud.

On ne sait rien de plus positif sur les vues des autres puissances européennes. Le manifeste de la Russie, qui est encore différé, dépendra, dit-on, des réponses que l'Empereur recevra des cabinets de Paris et de Londres. Si la politique et les intentions des Alliés étaient aussi claires et aussi explicites que certains journaux de Londres voudraient nous le faire croire, l'Empereur Nicolas aurait pu, ce nous semble, rédiger son manifeste d'avance. En supposant que la France et l'Angleterre soient déterminées à s'opposer à tout agrandissement territorial de la Russie, il sera temps de les déclarer lorsque la Russie se

montrera disposée à s'écartier des bases du traité de Londres. En attendant, le New-Times annonce que le ministère et la grande majorité du public ont la confiance la plus absolue dans la probité de l'Empereur Nicolas, probité qui paraît un peu suspecte au cabinet Autrichien, si l'on s'en rapporte aux lettres particulières de Vienne. L'Autriche renforce chaque jour son armée d'observation sur les frontières Turques, et surveille avec une jalousie inquiète tous les mouvements de la Russie. Une correspondance privée de Berlin insinue avec un mystère tout à fait diplomatique qu'un traité d'alliance sera bientôt conclu avec une grande puissance, et que ce traité donnera à la Prusse une influence plus grande et plus directe sur la décision de plusieurs hautes questions politiques.

Constantinople, 26 Février. — Un hattish du Sultan appelle aux armes toute la population des environs de la capitale et des Dardanelles, qui paraissent l'occuper beaucoup plus que les bords du Danube. Hier une colonne de 61400 Asiatiques s'est portée vers les forts des Dardanelles, et de nouvelles fortifications y ont été élevées avec la plus grande célérité. On dit que le Seraskier, Hussein Pacha est sur le point de partir pour Adrianople, où il a été précédé d'un grand nombre de troupes disciplinées et d'irrégulières.

L'amiral en chef Izzet est parti pour les Dardanelles, où les vaisseaux dernièrement équipés ont rallié ceux de Tahir Pacha revenus de Mitylène. On doute qu'on puisse mettre à exécution les places promises par les officiers Américains pour fermer le canal. Cazi Mustapha, qui avait commandé depuis plusieurs années les forces de l'Hellespont, a été remplacé par Hafiz Ali, ancien capitaine Pacha, qui déploya plus grande activité dans ses préparatifs de défense.

Le Morning Herald, du 7 Avril, contient l'article suivant qui confirme une partie de ce qui précéde.

VENDE, 25 Mars. — (Correspondance particulière). — Avent hier, M. de Tatisoshev, l'ambassadeur Russa à transmis au prince de Metternich la note définitive de son gouvernement sur les affaires de l'Est. Cette note communiquée trois semaines auparavant aux cabinets de Londres et de Paris, annonce la détermination formelle de l'Empereur Nicolas de forcer la Porte à accéder au traité du 6 Juillet. Elle ajoute que S. M. passera le Pruth avec son armée le 12 Avril, et que le manifeste qui paraîtra à ce sujet dépendra des réponses que l'Empereur recevra des cabinets de Paris et de Londres.

Suite de l'article sur les affaires politiques de l'Europe.

A ne considérer la question que sous ses rapports directs entre la Porte et la Russie, elle embrasse déjà un avenir immense. D'abord nous ne sommes pas du nombre de ceux qui croient à une promenade militaire du Pruth à Andrinople. Le passage du Danube est au moins l'affaire d'une campagne, et nous n'avons pas oublié que dès la guerre de 1810 tous les efforts des Russes échouèrent contre les Thermopyles de Chrumla; jamais un bataillon russe n'arrachit le Balkan. Il est vrai qu'à cette époque les conseils de notre ambassadeur près la Porte protégeaient la Turquie contre l'invasion russe; et les généraux d'Alexandre dirent plus d'une fois s'apprêter en Bulgarie que la France était représentée par un habile capitaine à Constantinople. D'ailleurs la Russie, paralysée au nord, ne fit usage dans le midi que d'une faible partie de ses ressources; mais la Turquie elle-même était loin d'envisager sous un point de vue aussi sérieux la campagne de 1810 que celle qui se prépare. L'insurrection d'une partie de ses pachalicks près du théâtre de la guerre, affaiblissait l'armée que, sans cette diversion, elle eût pu opposer aux Russes, et elle semblait surtout pressée d'arriver sans honte par les armes à une paix presque générale souhaitée dans les deux camps.

Aujourd'hui le colosse même de l'empire turc est ébranlé. On va combattre pour ses foyers, pour sa religion. Si on succombe, c'est en Asie qu'on va pleurer sa défaite! Il y a donc tous les éléments d'une guerre fureuse, et les esprits les plus pénétrants ne sauraient en prévoir les résultats.

Que l'Autriche ait manœuvré quatre ans à Constantinople pour affaiblir les Divans l'effet des négociations des grandes puissances; que son intercession, en observation, ait surveillé, et peut-être souriement déjoué quelques-uns des combinaisons et des démarches de ses collègues; avec quelques notes gracieuses aux cabinets de Pétersbourg, de Londres et de Paris, avec quelques protestations d'alarmes sur le maintien de la paix générale, on continuait une attitude inoffensive les uns vis-à-vis des autres. Mais aujourd'hui ce sont des soldats et non des diplomates qui l'Autriche expédiera sur sa frontière. La réunion d'une armée en Galicie est un incident plus que probable dans l'état actuel des choses, et cette première neutralité armée d'une grande puissance, chaque jour plus alarmante des progrès de ses voisins, doit bien entrer pour quelque chose dans les calculs de la Russie.

Un seul regard leur apprend toute l'étendue de leur malheur. Plus elles avaient déguisé leur passion, plus l'explosion devait en être terrible. Elles se serrent froidement la main, de leurs yeux secs ne s'échappe pas une seule larme. Leur bouche est glacée, leurs lèvres livides; un instant à suffi pour bouleverser leur tête; la mort est chez elles; elles ne peuvent lui échapper.

C'était un mercredi; les convives étaient déjà réunis dans les appartemens; Edouard de Séligny en faisait les honneurs avec son charme accoutumé. Emilie et Rosalie

encore à la possibilité de sa soumission aux stipulations du traité de Londres.

Le rôle de la France dans la crise qui se prépare est tellement subordonné aux événements, et susceptible de tant de modifications, qu'il serait peut-être imprudent de la soumettre à des conjectures aussi variables. Ses alliés ont proclamé leur désintéressement. Tant qu'il seront sincères, la France ne leur cédera pas en loyauté politique. Le jour où leurs combinaisons dépasseraient le but qu'ils ont eux-mêmes fixé, nous aimerions à croire qu'ils la trouveront digne et puissante. Sa génération intérieure a commencé: son langage, son action au dehors répondront à tout ce que nous avons droit d'attendre de l'heureuse révolution qu'elle a subie! Mais n'oublions pas que pour être écoutés sur les rives du Danube, nous avons besoin d'être forts sur celles de la Seine.

FEUILLETON.

THEATRE. — Nous apprenons avec plaisir que Notaire a été ré-engagé dans la compagnie théâtrale de la Nouvelle-Orléans.— Vox populi, vox dei !

LES DEUX SŒURS.

Nouvelle historique.

Elles avaient seize ans et étaient jumelles. Rosalie portait sur ses traits tous les caractères d'une mélancolie si touchante qu'on jugeait que la moindre émotion serait capable d'ébranler son ame. Sa conversation la plus animée avait toujours l'air d'une confidence; quand la gaieté la plus folle animait ceux qui étaient auprès d'elle, un léger sourire venait seul effleurer ses lèvres de corail; et à peine sur son front, blanc comme l'abîme, dévorait-elle une légère trace de douleur, lorsque le récit d'une catastrophe étrangère où un malheur personnel aurait dû le couvrir de déuil.

Vous croyez que Rosalie était insensible, et qu'un coupable égoïsme la mettait à l'abri de ces passions terribles qui nous hantisaient et nous gouvernent en despotes? Hélas! Rosalie était plus à plaindre. Tout, chez elle, était émotion. Le cri d'une fauvette, l'aspect d'un mendiant, le récit d'un combat, les caprices d'un enfant, les plus petits événements de la vie bouleversaient son cœur; et, quand sa figure angélique respirait le calme et la sérénité, son sein brûlait des feux les plus ardents, et elle était d'autant plus malheureuse que chacun la blâmait de sa froideur et de son indifférence. On croit rarement, dans le monde, à ces douleurs poignantes qui vous tuent, sans laisser sur l'extérieur la moindre trace de leurs ravages.

Emilie, au contraire, n'éprouvait pas un sentiment que ses yeux, sa bouche, sa physionomie n'en partagent l'empreinte. Vive, légère, étourdie même, on l'eût cru inaccessible à la crainte, au plaisir, à la souffrance; ou, du moins, ces émotions, chez elle, étaient si passagères qu'une lame souvent était effacée par un sourire, et qu'un éclat de joie disparaissait comme si elle avait veillé en réprimant la violence. Pauvres enfants! il n'y avait de rapport que dans vos ames; il n'y en a eu que dans vos malheurs.

Les parents de nos deux héroïnes recevaient, les mercerie, une brillante société; ils étaient riches, et leurs enfants étaient entourés d'hommages et de voeux. Un jour Rosalie fait prier sa sœur de passer dans son appartement. Emilie accourt, presse elle-même de se livrer à une aventure disposée à adoucir les souffrances de son ame. Rosalie avait aussi besoin de consolations, et une double confidence allait être faite. Rosalie pressait tendrement la main de sa sœur, Emilie semblait implorer son indulgence et ses conseils.

— Tu es bien heureuse, Rosalie; tu n'aimes pas, tu n'as pas fait seulement attention à lui. As-tu vu la grâce de ses manières? as-tu remarqué avec quel charme il raconte les plus fusiles anecdotes? as-tu fait attention à l'intérêt qu'il excite? — Qui, ma sœur? — Ai-je besoin de te nommer... Ecoute.

Depuis un mois je suis le but de ses poursuites, je suis seule l'objet de ses affections. Depuis un mois il m'aime avec idolâtrie; il m'en a fait l'aveu, je l'ai écouté; mon cœur a répondu à son cœur; il est heureux de mon amour, je le suis du sien, nos ames sont unies; il n'a pas une pensée qui ne soit à moi; je me crois coupable si je lui cachais une seconde de mes émotions; mon cœur, il est ma vie, il est mon avenir; si on me le refuse, je meurs... J'accours donc auprès de toi, afin que tu parles en ma faveur à notre père; mon bien-aimé Lash. — L'Hercules est reparti hier après-midi, avec les navires Shepherdess, et les goélettes Mary, Anna, pour Charleston, et Carmelita, pour St. Yago Se Cuba.

— Bateau de remorque Favorite, Halsford, du Détour des Anglais, avec le navire Cashin, et le brick Columbia, a la remorque.

Navire Cañemere, Whitney, de Liverpool, au capitaine rapporté.

Brick Columbia, Jameson, de Thomastown, avec la chancier au capitaine.

Goë Little Zoc, Bowen, de Texas — rap.

Brick Texel, Lafavor, du Beverly, avec des marchandises, produits, etc. à plusieurs capitaines.

Bateau de remorque Grampus, Morrison, de la passe du S. O. avec les goës Octavia et Rigal de grace.

Brick Bolvidere, Vast, Boston, capt.

Brick Belvidere, Vast, Boston, capt.

Brick Belvidere,